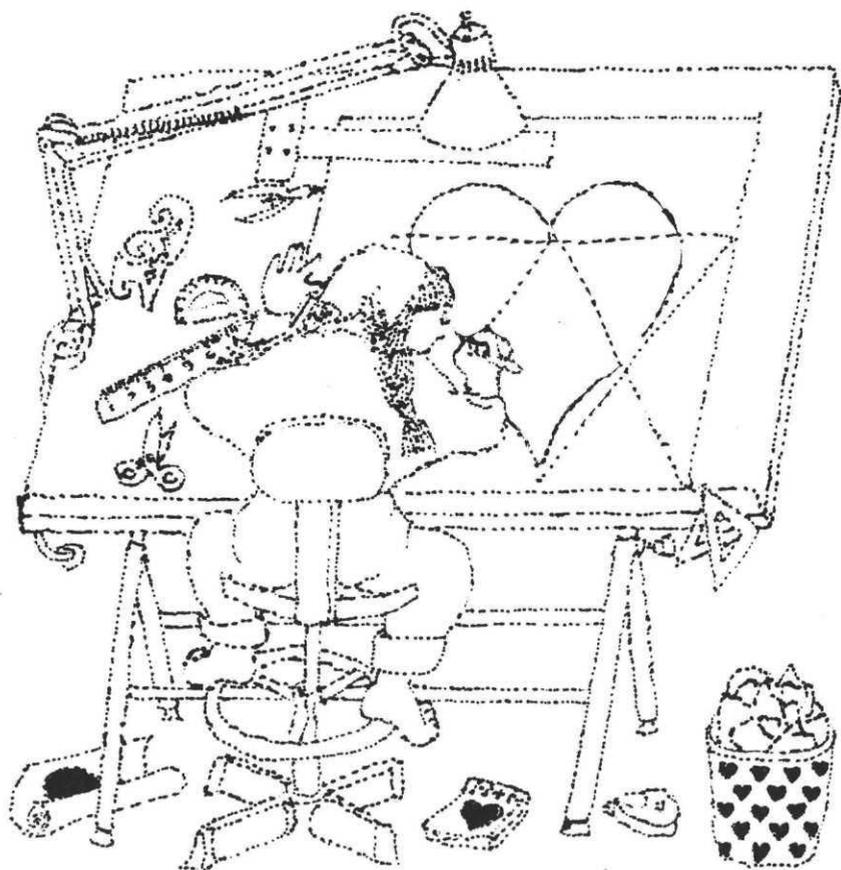


LE SEUL SUJET QUI M'INTÉRESSE

par Susie Morgenstern



Elle choisit une belle feuille fine, aligna plumes, feutres et encre de chine,
Compas, ciseaux, gouache et colle, gomme, godets et dix pinceaux,
Comme autant de soldats de plomb pour un champ de bataille sans nom
Elle calcula chaque trait et dessina un cœur parfait.

" Je te donne mon cœur " (inédit)

Récemment j'ai comparu avec cinq autres auteurs devant un « tribunal » de six lecteurs. Le plus jeune parmi eux nous a accusés de toujours parler de cette « saleté d'amour » : « pourquoi vous en mettez partout, dans les livres, les films, la télé ? » J'ai répondu de la seule façon possible que l'amour est une de mes grandes préoccupations sinon la plus grande, donc j'en parle.

Depuis dans mes rencontres avec les classes de C.M.1., C.M.2 et de sixième, j'essaie de glisser ma question capitale : « Qu'est-ce que c'est l'amour pour vous ? » Même gêne, mêmes glossements nerveux, même incapacité d'exprimer. Je leur demande alors de me l'écrire sur un bout de papier et de me le donner avant mon départ. Ils s'exécutent et me tendent sournoisement les définitions sur le pas de la porte. Mon sondage n'est pas concluant, mais 85% des bulletins secrets contiennent les mots « pour avoir des enfants ». Pas d'amour filial, maternel, fraternel. Aux étudiants de khâgne j'ai posé ma question : « Ah là là, on peut vous sortir tous nos cours de philo mais ça ne vous avancerait pas. » Pour un devoir d'anglais à la fac, mes apprentis ingénieurs ont rempli des pages qui expliquaient qu'il n'y avait pas de mots pour un sentiment aussi profond. Et à quoi bon ? Car le sujet a été tant exploité que tout a déjà été dit. Si pour moi, pour nous adultes, l'amour reste abstrait, pour les enfants c'est encore très, très abstrait. Et si les enfants, les adolescents, les étudiants ont du mal à en parler, je me rends compte que ce n'est guère plus facile pour moi. Je crie au secours à un ami qui m'offre sa définition : « L'amour est une névrose partagée qui, dans le meilleur des cas, est autoguérissant. » Je préfère la formule de Charles Schulz (*Charlie Brown, Snoopy*) qui donne des formes et des noms à l'amour : « L'amour, c'est... du chocolat fondu sur la glace à la vanille, une bonne note en maths, etc. » Je pense que pour un écrivain, d'après l'équation de Schulz, l'amour, c'est... un coup de fil de son éditeur adoré pour ne rien dire sauf bonjour, comment ça va, comment marche le travail ?, ou une lettre d'un lecteur qui trouve le livre génial, ou un ami qui approuve, ou un bon contrat, ou même un mauvais contrat. L'amour est une journée de calme excitation où les mots se déversent comme du champagne qui pétille.

L'amour est une idée qui se consolide et qui est mûre à cueillir.

L'amour (qu'est-ce que c'est déjà ?) est mon ambition et mon mot d'ordre. Si je cherche depuis longtemps une idée qui me permettra d'écrire un roman sur la politique et la guerre, je possède depuis plusieurs années la clef pour un livre qui sera mon « Amour : mode d'emploi ». Les phrases, les paragraphes, les personnages tournent déjà dans ma tête, bousculent mon sommeil, occupent mes rêves du jour.

Il y a eu des préparatifs, glanés dans mon enfance et mon adolescence perpétuelles. Charlotte dans *C'est pas juste !* (Ed. de l'Amitié, 1982) n'est autre que moi. Le désir d'argent est un masque d'une rage de vivre et d'agir pour être aimée. Sarah (*Les deux moitiés de l'amitié*, Amitié, 1983), comme moi, comme mes sœurs et mes copines, attend la sonnerie du téléphone en faisant des calculs scientifiques de choc genre « si c'est comme ceci il me téléphonera, si c'est comme cela il ne me téléphonera pas. » Sarah attend, se prépare au combat, conçoit la mise en scène, la garde-robe, la coiffure. Elle a peur de l'amour, peur de la déception, préfère être amoureuse par téléphone, par correspondance, par imagination. Contrebassiste de 14 ans atteinte d'un coup de foudre pour le bassoniste, j'ai rôdé autour de tous ses lieux, je suis passée à bicyclette devant chez lui vingt-mille fois par jour même pas pour le voir, juste pour les petites secousses que la proximité me provoquait.

Arthur (*La Sixième*, Ecole des loisirs, 1984) fait pareil : il poursuit Margot de la même façon inefficace et sans vouloir réussir car, à croire Margot, « l'amour peut attendre. » Comme Camille dans *Ami-rêve* (produit le 23 décembre 1984 au Palais des Festivals à Cannes) je me fais une dictée de rêve où A-M-O-U-R se trouve coincé entre D-O-D-O et C-H-O-C-O-L-A-T.

**« S'il n'y avait pas l'amour nous ne serions pas là. »
(Natacha)**

Et si l'amour se situe aussi sur une table ou dans un lit, l'amour pour moi est surtout cette énorme quête qui me fait bondir du lit chaque matin (ou presque) en hurlant silencieusement « Il faut ! il faut ! il faut ! » Je vois la différence. Les matins où le message préenregistré bégaie « Ce n'est pas la peine, tu n'y peux rien » présagent une journée sans vie, sans amour. Les imbéciles qui crient des clichés tels « l'amour c'est la vie » ne sont pas si bêtes.

Le roman qui vit dans ma tête sur, autour de, à propos de l'amour sera très proche de ma boulimie d'amour. Insatiable de contacts humains, mon héroïne (d'après mon propre modèle) aura le comportement pathologique suivant : elle parlera aux gens dans le métro, la rue, l'avion, les jardins publics et les ascenseurs. Elle agressera de douces paroles, violera ses semblables partout où elle les trouvera. Elle provoquera en essayant surtout de faire quelques petites vagues dans une mer trop morte pour naviguer dessus. Je ne sais pas encore si elle se noiera ou non mais elle hissera ses voiles héroïquement pour accoster tous les bateaux sur son passage. Comment vivre seule face à face avec des milliers de fenêtres sans tenter de pénétrer le mystère et les ressources humaines que chacun représente ? Aimer, n'est-ce pas vouloir connaître, en savoir plus, toucher quelqu'un ?

Si j'écrivais un livre pornographique pour enfants, les actes sexuels seraient des regards, des attouchements accidentels ou prémédités, des échanges de mots, des petits ou grands frissons qui parcourent un itinéraire particulier dans le corps, chaleur, émotions, idées et rêves — une pornographie chaste et sensuelle sans tableaux, sans jamais dire que tel machin s'imbrique de telle façon dans tel autre truc. Je suis sûre qu'il y a des mots et je persiste à croire en leur force. Les mots sont mon travail mais les mots peuvent rôder autour, conserver le mystère, garder l'abstraction, perpétuer le rêve. Ou bien on peut les assener carrément, provoquer la confrontation, raconter le début de l'amour :

« Un lundi de ces lundis moroses qui annoncent le début d'une semaine renaissante de couloirs et de clas-

ses, de profs et de pions, je l'ai vu à travers l'épais brouillard de la grisaille imprégné de restes putréfiés qui enfermaient la cantine du Groupe scolaire Tristan et Iseut. Il était au yaourt qu'il dégustait cuillerée par cuillerée comme si c'était un gratin de fraises des bois, si absorbé par ce délice de fabrication 100% française qu'il n'a pas levé ses yeux pour rencontrer les miens déjà avides, intoxiqués par la vue de ce garçon à la moustache légèrement esquissée sur sa lèvre. Mes mains tremblaient tellement que mon assiette de spaghetti à la bolognese glissa pour atterrir sur le tailleur parfaitement ordonné de celle que nous appelions « le cauchemar ambulante. »

Cet amour qui va pousser dans les ténèbres va être arrosé de mon épice indispensable, l'humour, car si une petite goutte d'amour peut créer une mer de larmes, l'humour servira de radeau.

« L'amour ». Répétez à haute voix en fermant les yeux. N'est-ce pas le bien-être instantané ? Le mot magique par excellence, la quatrième dimension, la réponse incorporée dans la question, l'évocation de tous les plaisirs terrestres et autres ?

Le jour où j'ai apporté mon manuscrit qui s'appelle « Je te donne mon cœur » à mon éditeur, j'ai eu le trac. Pour m'armer j'ai mis des lunettes et des boucles d'oreille en forme de cœur mais mon cœur, le vrai, allait sauter en dehors de ma poitrine. J'étais amoureuse de mon texte et effrayée à l'idée que l'éditeur, lui, ne le soit pas. Il l'a pris, il s'est assis, il a commencé à lire, et puis d'un bond il a grimpé sur une chaise pour déclamer mon texte chéri. Mon cœur s'est retiré dans les recoins pour se mettre à l'abri. Il m'a dit : « Il y a eu Rimbaud, Baudelaire, Verlaine, Eluard. Laisse tomber, parle-moi de ta vie de tous les jours. » J'étais trop déçue pour répondre : « Mais c'est exactement ça ma vie de tous les jours, matin, midi et soir — amour ! Je suis un fantassin d'amour. » Le soir j'ai remarqué que j'avais perdu ma boucle d'oreille en forme de cœur.

S.M.